





AVANT-PROPOS DE

Kent Monkman



En juin 2011, durant ma seule et unique visite au Prado, j'ai été subitement transporté par un tableau d'histoire, *Exécution de Torrijos et ses camarades sur les plages de Málaga* (1887-1888), du peintre espagnol Antonio Gisbert. Je voyais et j'étudiais de grands tableaux depuis de nombreuses années et plusieurs m'avaient impressionné par leurs prouesses techniques, mais jamais un tableau ne s'était propulsé à travers un siècle pour me faire entrer au cœur même d'une expérience vécue avec une telle intensité émotionnelle. C'était comme si Gisbert avait lancé un message dans l'avenir : celui d'une défense passionnée de la liberté et d'une critique de l'autoritarisme. Cette œuvre d'art profondément politique m'a donné une leçon d'humilité, et j'ai ressenti une urgence renouvelée d'aborder un sujet sérieux avec autant de gravité.

Je ne pouvais penser à aucun tableau d'histoire qui exprimait l'expérience autochtone ou qui la faisait entrer dans le canon de l'histoire de l'art. Où étaient les tableaux du XIX^e siècle qui racontaient, avec passion et empathie, la dépossession, la malnutrition, l'incarcération et le génocide des Autochtones, ici, sur

l'île de la Tortue ? Mes propres tableaux pourraient-ils se projeter dans cent-cinquante ans pour raconter l'histoire de la colonisation de notre peuple ?

Au cours des quinze dernières années, avec Miss Chief et son utilisation astucieuse de mascara dégoulinant et mené par mon amour profond de l'histoire de l'art, j'ai élaboré un langage pictural et une production artistique qui me sont propres dans diverses disciplines. Employant l'humour, la parodie et le kitsch, j'ai confronté la dévastation semée par le colonialisme, tout en célébrant les sexualités plurielles présentes dans l'Amérique du Nord autochtone pré-européenne. Voyageant dans le temps et perturbant les rôles de genre, Miss Chief vit dans le passé, le présent et l'avenir. Elle incarne l'esprit imparfait et malicieux du *trickster*, débusquant les vérités qui se cachent derrière les fausses histoires et les expériences cruelles.

Ma mission est de faire entrer l'expérience autochtone dans le canon de cette histoire de l'art qui, jusqu'à maintenant, nous a effacés. D'Albert Bierstadt à Paul Kane et Cornelius Krieghoff, les musées du continent conservent, dans leurs collections, d'innombrables tableaux illustrant et célébrant l'expansion opérée par les colons européens et leur « découverte » du paysage nord-américain, mais très peu de représentations historiques, s'il en est, montrant la dépossession et l'enlèvement des Premiers Peuples de leurs territoires. Cette version de l'histoire, en retranchant les peuples autochtones de l'histoire de l'art, a occulté la vérité dans les mythes fondateurs et dans les programmes scolaires du Canada.

Quand Barbara Fischer m'a invité, en 2014, à créer un projet « Canada 150 » pour le Musée d'art de l'Université de Toronto, j'ai sauté sur l'occasion pour représenter

un point de vue critique des cent-cinquante dernières années de l'histoire de l'île à la Tortue. Alors que les Canadiens fêtaient le grand anniversaire de la Confédération en 2017, on ne pouvait pas oublier que ces cent-cinquante années avaient été les plus dévastatrices pour les peuples autochtones de ce pays : malnutrition délibérée, système des réserves, héritage d'incarcération, enlèvement des enfants pour les placer dans des pensionnats, raffle des années 60, maladies, conditions de vie dignes du tiers-monde dans les réserves, privation du droit de vote, violence et pauvreté urbaines contemporaines. Le fait que les peuples autochtones continuent à survivre à ce lourd passé témoigne de notre résilience et de notre force.

C'est durant la recherche approfondie que j'ai menée pour ce projet dans les collections muséales du pays que j'ai trouvé la source d'inspiration de mes propres œuvres, et que j'ai repéré des objets et des œuvres d'arts historiques à présenter en compagnie de ma propre production de peintures, de dessins et de sculptures. Je voulais amorcer un dialogue sur l'impact des cultures coloniales européennes, au cours des cent-cinquante dernières années, sur les peuples autochtones et sur la résilience des Autochtones face au génocide.

Jusqu'à la parution, en 2015, du rapport final de la Commission de vérité et réconciliation, la plupart des Canadiens ne connaissaient pas la gravité des pensionnats et le traumatisme qu'ils ont causé : des milliers et des milliers d'enfants ont été victimes d'abus sexuels ou physiques, alors qu'on a estimé jusqu'à 30 000 le nombre de morts ou de personnes portées disparues. Il est presque impossible d'imaginer le dommage subi par les enfants qui ont été arrachés à leurs familles aimantes et l'agonie vécue par les parents. Survivant à des abus sexuels et physiques, plusieurs ont été

privés de nourriture et ont parfois servi de cobaye à des expériences médicales. On les a forcés à travailler pour rien, on les a rendus honteux d'être ce qu'ils étaient et, ce faisant, ils ont perdu leurs langues et les liens à leurs cultures. Le dernier pensionnat financé par le gouvernement fédéral a fermé ses portes dans les années 1990, et le traumatisme intergénérationnel de ces expériences continue à résonner dans nos familles et nos communautés à divers degrés de dysfonctionnement psychologique et social. Grâce au témoignage de plusieurs milliers de survivants des pensionnats dans le cadre de la Commission de vérité et réconciliation, la population canadienne a été mise devant le sombre passé qui hante cette nation.

Ma grand-mère paternelle, Elizabeth Monkman (née Elizabeth Everett, 1914-1983), était une survivante du pensionnat de Brandon au Manitoba. J'ai grandi en sachant peu de choses de ses expériences, et je n'ai pas été encouragé à poser des questions. Ce n'est que sur son lit de mort qu'elle a pu parler ouvertement de sa propre souffrance et des abus qu'elle a subis dans les pensionnats. Elle était l'une de treize enfants de Caroline Everett, dont trois seulement ont franchi l'âge adulte.

Quand j'ai commencé à monter la présente exposition, j'ai réfléchi aux impacts du système des pensionnats sur ma propre famille : enlèvement des enfants, cycle de la violence et des abus transmis de génération en génération, perte de notre langue et de notre savoir culturel, impact de l'Église, destruction due à la dépendance, incarcération. Si tout cela était présent dans ma propre famille, l'impact de la colonisation sur les familles et les communautés autochtones à travers le continent est statistiquement si ahurissant qu'il dépasse pratiquement l'entendement. Joseph Staline a dit : « La mort d'un homme est une tragédie. La

mort d'un million d'hommes est une statistique. » Ce pays peut-il commencer à guérir, à se réconcilier et à offrir une restitution aux centaines de milliers de vies anéanties et de familles brisées, à chacune de ces vies individuelles ?

Quand je grandissais à Winnipeg dans les années 1970, on ne parlait pas des pensionnats dans le grand public, et on ne les mentionnait certainement pas dans les programmes scolaires publics. Les Premiers Peuples faisaient la une principalement en montrant les visages déprimants d'une colonisation marquée par la violence, l'incarcération, l'alcoolisme et la pauvreté ; les causes premières de ces problèmes systémiques n'étaient jamais abordées dans le domaine public. Ils ne correspondaient pas à la version brochure de luxe du Canada : des membres de la police montée irréprochables, aux traits ciselés à la manière de Leyendecker, des castors de bande dessinée, un nouveau pays composé d'immigrants travailleurs au teint rose. Les Canadiens modernes ne voulaient pas reconnaître ou se rappeler à qui appartenaient de plein droit les territoires occupés. Il s'agissait d'un « nouveau » pays prêt à être exploité. Ce qui était arrivé dans le passé n'avait plus de pertinence et constituait un obstacle encombrant à l'optimisme des nouveaux-venus. Le rejet de la tradition par la modernité et son endossement du capitalisme étaient libérateurs et utiles à l'océan illimité d'immigrants industriels qui fuyaient l'oppression politique et sociale en Europe et voulaient recommencer leur vie en Amérique du Nord. Cependant, quand les doctrines de la modernité ont été imposées aux peuples autochtones, les effets ont été désastreux.

Les cent-cinquante dernières années du Canada correspondent à la montée du modernisme européen

et à l'émergence de l'art moderne. La signature des traités canadiens en 1873 a eu lieu dix années après que le tableau novateur de Manet, *Le déjeuner sur l'herbe* (1863), eût transformé les conventions de l'espace pictural et ouvert la voie au modernisme. L'aplatissement de l'espace pictural par le peintre faisait écho au rétrécissement spatial subi par les peuples autochtones, contraints de vivre dans des réserves qui ne sont que des fractions minimales de leur territoire original, ne composant maintenant que 0,2 % du Canada. L'appropriation par les cubistes des artéfacts tribaux, connus sous le nom de primitivisme, renversait les traditions artistiques européennes alors que les coutumes et les langues autochtones étaient expulsées, à force de coups, du corps des enfants autochtones dans les pensionnats. Les taureaux phalliques de Picasso et son massacre du nu féminin étaient contemporains de l'agression européenne de l'esprit féminin (homophobie, violence contre les femmes) dans les sociétés autochtones nord-américaines, dont plusieurs étaient matrilineaires.

Les neuf chapitres de l'exposition couvrent de nombreux thèmes, allant de la période de la Nouvelle-France jusqu'aux réserves urbaines. Y sont incluses des œuvres liées à la Nouvelle-France, la période de cent-cinquante ans avant la Confédération, puisque c'était une époque où les peuples autochtones étaient encore des participants importants à l'économie qui a façonné l'Amérique du Nord : la traite de la fourrure. Pas encore emprisonnés dans les réserves, les peuples autochtones pouvaient alors se déplacer librement à la recherche de gibier, poursuivant le mode de vie saisonnier qui était le leur depuis des temps immémoriaux. L'installation rococo *Le parfum d'un castor* (2016), réalisée à partir du tableau de Fragonard intitulé *Les hasards heureux de l'escarpolette* (1767), montre Miss Chief se jouant du bras de fer entre les Français et

les Anglais pour le contrôle de la traite de la fourrure. Dans deux de mes plus récents tableaux, *La mort d'une vierge* (d'après le Caravage) (2016) et *Le cri* (2017), je cherche à rendre justice, avec une sincérité réelle et une franchise rebelle, à la douleur inimaginable que représente la perte d'enfants.

Ma recherche dans des collections muséales a donné lieu à plusieurs autres thèmes : la nourriture et la boisson, et les animaux qui fournissent une nourriture physique et spirituelle aux peuples autochtones. Le thème d'un journal intime ou de mémoires, tel qu'illustré dans les exquis gouaches miniatures issues de l'imagination fantastique du prêtre jésuite Nicolas Point, résonne également dans les panneaux didactiques accompagnant la thèse passionnée et sincère de Miss Chief concernant sa famille et sa communauté. Encadrant l'exposition, un récit inspiré en partie du roman *Orgueil et préjugés*, de Jane Austen, relate l'ascension sociale de Miss Chief, malgré ses failles de *trickster*, et les relations qu'elle entreprend avec les colonisateurs puissants, toujours au profit de sa famille et de sa communauté.

La nourriture et la boisson (et la privation alimentaire), telles qu'évoquées par la vaisselle et l'argenterie du CP disposées sur une opulente table de salle à manger, nous mènent de la grandeur baroque de la Nouvelle-France à la politique de famine du gouvernement de John A. Macdonald, au développement du chemin de fer et à la décimation des populations de bisons. L'ours comme symbole de force spirituelle apparaît souvent dans mon œuvre, alors que le castor symbolise à la fois le Canada et la traite de la fourrure comme devise. On les retrouve dans plusieurs objets muséaux : pendentifs en argent pour le commerce, vêtements autochtones et poterie.

AVANT-PROPOS

Le thème principal de l'exposition est toutefois la résilience. Mon objectif est de contrer la version univoque de l'histoire de l'art qui glorifie la « découverte » par l'Europe de ce continent, de célébrer et de commémorer l'esprit indomptable des peuples autochtones. La plus grande preuve de cette résilience réside dans la créativité des artistes autochtones de ce continent qui surmontent l'impact intergénérationnel du génocide et qui transforment des expériences tourmentées en plusieurs formes d'art et d'expression transcendantes. J'espère que mes tableaux agiront comme une critique de la colonisation, feront entrer l'expérience autochtone dans l'histoire de l'art et stimuleront les gens grâce à la force et à la possibilité tenaces de la peinture d'histoire, se propulsant peut-être dans les cent-cinquante prochaines années.

Je dédie cette exposition à ma grand-mère, Elizabeth Monkman, qui comme plusieurs de sa génération a été réduite au silence par la honte, et ce à partir de préjugés extrêmes.

Kent Monkman, janvier 2017



UNE ÉPOUSE CAMPAGNARDE



Kent Monkman, 2016, 152,4 x 91,4 cm, acrylique sur toile



Honte
E T
préjugés

Une histoire de résilience



Extraits des
mémoires de

Miss Chief
Eagle Testickle



CHAPITRE I

LA NOUVELLE-FRANCE ET LE RÈGNE DU CASTOR

« Et comme il est juste, raisonnable & essentiel à nos intérêts & à la sureté de nos colonies que les différentes nations de sauvages avec lesquelles nous avons quelques relations & qui vivent sous notre protection, ne soient ni inquiétées & ni troublées dans la possession de telles parties de nos domaines & territoires comme ne nous ayant pas été cédés, ni achetés par nous, leur sont réservés, ou à aucun d'eux, comme leur pays de chasse. » — Proclamation royale, 1763

Tous deux, Montcalm et Wolfe, je les faisais manger dans mon élégante main en ces temps-là. Ils se bousculaient pour obtenir ma faveur. Ils n'en avaient jamais assez de ces fourrures luxueuses, pour prendre d'assaut le monde de la mode à Londres et à Paris, sans parler de tout ce castoréum, distillé dans les parfums les plus opulents d'Europe. Nos pauvres castors, presque décimés par ces abus (chose que je ne dirais jamais à propos des miens). Le pouvoir était dans

notre camp à cette époque, quand nous, Cris, Iroquois, Assiniboines et autres Nations Rouges, contrôlions ces territoires. Personne ne pouvait s'enrichir sans nous avoir de son côté. Nous avons toujours épousé les nouvelles technologies, les fusils fonctionnaient bien et nous étions fiers d'avoir de nouvelles manières de penser. Pourquoi ne pas faire plaisir à ces beaux prêtres jésuites ? Ils étaient bien trop peu nombreux pour semer la confusion...

CHAPITRE II

LES PÈRES DE LA CONFÉDÉRATION

« C'est une vérité universellement reconnue qu'un célibataire pourvu d'une belle fortune doit avoir envie de se marier. »

— *Jane Austen, Orgueil et préjugés, 1813*

« Pourquoi cette réaction des grizzlys pendant que le groupe (Lewis et Clark) se déplaçait sur le territoire ? Les ours avaient-ils vu de la vulnérabilité chez les hommes blancs qu'ils ne pouvaient pas détecter chez les Indiens ? Les Indiens de toutes les tribus avaient une relation de longue date et complexe avec les ours. Pour plusieurs tribus, l'ours était un prophète, et rêver d'un ours devait certainement donner le pouvoir de trouver des objets perdus. D'autres tribus voyaient dans l'ours un animal guérisseur, après l'avoir observé en train de creuser à la recherche de racines qui étaient aussi utiles aux humains qu'aux ours. » — Vine Deloria Jr, extrait de Frenchmen, Bears, and Sandbars, 2007

Quand les enjeux sont élevés et les ennemis formidables, il nous incombe de faire tout en notre pouvoir pour faire pencher la balance en notre faveur. Mon peuple avait besoin d'un allié dans le pouvoir, et j'avais mes façons d'obtenir une place autour de la table. Les hommes sont si simples, aveuglés par la cupidité, ils ne voient

que ce dont ils peuvent tirer profit. Je leur donne ce qu'ils veulent, mais ils pensent qu'ils me le prennent ; cela m'amuse de me jouer d'eux comme de pions. C'est dans ma nudité que réside ma plus grande force. Je ne serais pas là où je suis aujourd'hui en faisant tapisserie. Mon peuple a besoin de moi. Mes muskwas (ours) se plaisent à reconvertir ces chrétiens en leurs natures authentiques ; combien de fois maintenant avons-nous vu s'épanouir leur vrai moi.

CHAPITRE III

LES PUPILLES DE L'ÉTAT / LE PROBLÈME INDIEN

« Je veux qu'on se débarrasse du problème indien [...] Notre objectif est de continuer jusqu'à ce qu'il n'y ait plus un seul Indien au Canada qui n'ait pas été absorbé dans la société, qu'il n'y ait plus de question indienne, et plus de ministère des Affaires indiennes. » — Duncan Campbell Scott, ministres des Affaires indiennes, 1920



h, combien j'ai pleuré quand ils ont emmené Pihtokahanapiwiyyin enchaîné. Vous le connaissiez sous le nom de Poundmaker [Batteur], mais il était, pour moi, mon chef, mon frère, mon héros, mon cher ami. Il était notre défenseur, notre pacificateur. Il a résisté aux mensonges en lesquels les autres ont cru, et il nous a guidés avec une fermeté sereine pendant qu'il négociait le traité de paix. Notre cher ami Mistahimaskwa, Gros Ours, était le plus fort de nos guerriers, à la fois en sagesse et en guérison. Ses dons m'ont permis de voir que les réserves nous maintiendraient dans la pauvreté et que nous serions redevables aux colons. Il a gardé son peuple libre aussi longtemps qu'il a pu jusqu'à ce que, pour les préserver de la famine, il soit finalement obligé de capituler. Nos chefs pensaient que nous allions partager le territoire. Les idées de Macdonald et de

Laurier sur le fait d'acheter des terres comme on achète une babiole étaient aussi étrangères à Mistahimaskwa et à Pihtokahanapiwiyin que d'acheter de l'air, parce que nous partagions tout. La vue de nos chefs fiers, par la suite emmenés enchaînés au pénitencier de Stony Mountain sous de fausses accusations, avait pour but de nous démoraliser. Mais bien qu'ils se soient affaiblis en raison de maladies contractées dans cette forteresse de pierre, le moral de Mistahimaskwa et de Pihtokahanapiwiyin est resté fort ; ils savaient que nous persévérerions.

CHAPITRE IV

FAMINE

« Ces Indiens sur les réserves sont dans un état de destitution déplorable, ils reçoivent des Affaires indiennes à peine assez de nourriture pour retenir ensemble leurs corps et leurs âmes, ils sont pratiquement nus, certains d'entre eux vont pieds nus. Si une maladie se déclarait parmi eux dans leur état fragile actuel, la quantité de morts serait épouvantable. »— Lawrence Clarke, 1880

*« Il y a longtemps, mon père m'a dit ce que son père lui avait dit, qu'il y eut autrefois un saint homme Lakota, du nom de Drinks Water [Boit de l'eau], qui a rêvé ce qui allait arriver [...] que les quadrupèdes retourneraient dans la terre et qu'une race étrange tisserait une toile d'araignée tout autour des Lakotas. Et il a dit : "Quand cela arrivera, vous vivrez dans des maisons grises et carrées, sur une terre aride et, à côté de ces maisons grises et carrées, vous mourrez de faim." »
— Heháka Sápa (Black Elk [Élan noir]), saint homme, sorcier et fou sacré des Sioux Oglala Lakota, 1932*

A

vant l'arrivée de colons, nous tous sur l'île de la Tortue étions riches en robes de bison, en nourriture, dans notre capacité d'aller sur la terre et sur l'eau pour rapporter ce dont notre peuple avait besoin. Nous ne mendiions pas à la table de

quiconque pour obtenir des restes. Ils nous ont dit combien important était le Cheval de Fer et ont parlé des richesses qu'il nous apporterait. Leurs promesses ont eu l'effet de m'aveugler, et j'ai montré le chemin. Ce n'est que plus tard que j'ai compris qu'ils ne pensaient pas que nous faisons partie de ce « nous ». Quand les colons se sont mis à tirer sur les bisons à partir de leurs trains, nous avons été dégoûtés par le gaspillage, par les carcasses laissées à pourrir au soleil. Mais lentement nous avons réalisé qu'ils ne le faisaient pas simplement pour se distraire, les soldats savaient que nous ne pouvions pas vivre sans le bison, et ils avaient raison. Autrefois si nombreux qu'un troupeau mettait plusieurs jours à passer, ils étaient maintenant presque entièrement disparus et notre peuple mourait de faim. C'est une autre manière par laquelle ils ont essayé de nous faire disparaître, mais le bison est revenu et nous ne sommes jamais partis.

CHAPITRE V

TRANSFERT FORCÉ DES ENFANTS

« Quand l'école est située dans la réserve, l'enfant vit avec ses parents, qui sont des sauvages. Il est entouré de sauvages et, bien qu'il apprenne peut-être à lire et à écrire, ses manières, sa formation et son mode de pensée sont indiens. Il est simplement un sauvage qui sait lire et écrire. [J'ai eu la forte impression, en tant que chef du ministère que] les enfants indiens devraient être soustraits le plus possible de l'influence de leurs parents et la seule manière d'y arriver est de les placer dans des écoles industrielles où ils vont acquérir les habitudes et les pratiques des Blancs. » — Premier ministre John A. Macdonald, 1879

« Un matin, quelqu'un frappe à la porte. Il peut s'agir de l'agent des Indiens local, du prêtre de la paroisse ou encore d'un agent de la Gendarmerie. L'autobus qui amène les enfants au pensionnat part ce matin. C'est le jour que les parents craignent depuis longtemps. Même si les enfants ont été prévenus, les événements de ce matin

constituent un choc. Les agents sont arrivés, et les enfants doivent partir.

Pendant plus d'un siècle, c'est ainsi que commence la vie de pensionnaire de dizaine de milliers d'enfants autochtones, qui ont été arrachés à leurs parents qui, la plupart du temps, ne laissaient partir leurs enfants que sous la menace de poursuites. Les enfants seront ensuite envoyés dans un endroit étrange et effrayant dans lequel leurs parents et leur culture seront soumis à une véritable entreprise de dénigrement. »

— **Rapport final de la Commission de vérité et de réconciliation du Canada, 2015**

J

ne peux pas parler de cela. La douleur est trop profonde. Nous ne serions plus jamais les mêmes.

CHAPITRE VI

INCARCÉRATION

Pour la période allant de mars 2010 à janvier 2013, les établissements correctionnels du SCC de la région des Prairies (principalement dans les provinces du Manitoba, de la Saskatchewan et de l'Alberta) comptaient pour 39,1 pour cent de la croissance totale de délinquants fédéraux, et la majorité d'entre eux était des Autochtones. Ceux-ci représentent maintenant 46,4 pour cent de la population carcérale de la région des Prairies. Le mois dernier : à l'Établissement de Stony Mountain au Manitoba, 389 des 596 détenus (65,3 pour cent de la population carcérale) étaient des Autochtones ; au Pénitencier de la Saskatchewan, 63,9 de tous les détenus étaient Autochtones ; au Centre psychiatrique régional de Saskatoon, 55,7 pour cent des détenus étaient Autochtones ; à l'Établissement d'Edmonton pour femmes, 56 pour cent de la population était Autochtone.

— **Délinquants autochtones – Une situation critique, Bureau de l'enquêteur correctionnel, Gouvernement du Canada, 2013**

J

ls voulaient faire sortir l'Indien de nous; ils n'ont pas pu le faire, mais ils ont réussi à nous démoraliser. Génération après génération, nous avons passé nos enfances dans les pensionnats où l'on n'a pas cessé de nous répéter que nous étions inférieurs, jusqu'à ce que nous y croyions nous-mêmes. Cent cinquante mille d'entre nous se sont fait dire que leurs parents aimants étaient mauvais, que nos grands-parents dévoués vouaient un culte au diable, que nous étions sales, à l'intérieur et à l'extérieur. Puis, dans les années soixante et soixante-dix, les services sociaux sont venus chez nous, se sont emparés de vingt-mille de nos bébés bien aimés et les ont donnés à d'autres familles, loin de nous, de nos langues et de notre territoire. Donc, plusieurs de nos gens ont grandi brisés – est-ce étonnant qu'ils remplissent les prisons, peuplent les geôles et traînent sur le trottoir, perdus dans le cycle du dégoût de soi-même, du traumatisme et de la dépendance? Je brille de tous mes feux pour ces âmes dans leur noirceur, tuant la force masculine sauvage avec le pouvoir éblouissant de ma beauté et de mon charme. Je suis la lumière, le berdache, l'homme doux et la femme féroce. Venez vers moi, mes enfants, emboîtez le pas et laissez le tambour vous guider. Vous renaîtrez, vous aurez la liberté de vous élever à nouveau avec le bison.



CHAPITRE VII

LA MAISON-RÉSIDENCE

« Et voici pour vous un signe : vous trouverez un tout petit enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. » — **Luc, 2:12**

Jl n'y a pas si longtemps (ma notion du temps pourrait différer de la vôtre), les membres de ma famille s'entassaient dans une maison non conforme aux normes et exposée à tous les vents, modèle que notre peuple connaît si bien, pour la plus sacrée des occasions : une naissance. Et il ne s'agissait pas de n'importe quelle naissance. C'était la *mienne*, dans cette période historique, en tout cas. Les cieux se sont ouverts et toutes sortes d'anges et d'êtres surnaturels ont attendu mon arrivée. Il n'y avait pas de place à l'hôpital. En fait, il n'y avait même pas d'hôpital. Dans notre cabane-résidence de fortune, un courant d'air froid soufflait, faisant frissonner ma mère pendant qu'elle accouchait. Mon père est allé chercher de l'eau pour ma mère chérie mais, quand elle l'a bue, l'eau l'a rendue malade, et elle a couvert de cloques ma peau de nouveau-né puisqu'elle était empoisonnée. Je suis d'humble naissance, oui, mais aux yeux de mes bien-aimés parents, frères, sœurs, cousins, tantes, oncles, grands-mères et grands-pères, j'étais un trésor parce que, pour nous, il n'y a rien de plus important que nos enfants.

CHAPITRE VIII

MALADIE ET GUÉRISON

« C'est un fait reconnu que les enfants indiens perdent leur résistance naturelle aux maladies par la cohabitation très rapprochée dans les pensionnats et qu'ils meurent à un rythme plus rapide que dans leurs villages. Mais cela ne justifie pas un changement dans la politique du ministère, qui vise une résolution finale à notre problème indien. »
— *Duncan Campbell Scott, 1910*

Je me rappelle les premières catastrophes, les jours sombres des épidémies ; nous n'avions aucune résistance aux fléaux européens de la petite vérole, de la grippe et de la rougeole qui ont ravagé nos communautés. Notre population a été réduite de trois quarts ; les morts ont été si nombreux que ceux d'entre nous qui restaient n'arrivaient même pas à les enterrer. Aujourd'hui, les maladies du corps qui nous assaillent portent des noms différents : tuberculose, diabète, VIH, sida, SAF. Les maladies de l'âme sont nombreuses : beaucoup trop de nos jeunes, qui ont grandi dans l'ombre imposante des pensionnats, sont tellement dépourvus d'espoir qu'ils s'enlèvent la vie à des taux alarmants. Le cœur me fait mal à la pensée de nos femmes autochtones disparues ou assassinées : on connaît tous une sœur, une mère, une fille, une amie. Nous nous souvenons de leurs noms, des mille-cinq-cent qu'elles sont, et nous nous accrochons à leurs esprits. Nous pleurons ceux parmi nos hommes que nous avons perdus à la violence, au traumatisme, au trouble mental et au désespoir. Empêtrés dans la noirceur de leur misère, prisonniers du chaos de leurs dépendances, ils souffrent seuls dans des institutions. Je visite mon peuple pour lui apporter le réconfort de notre spiritualité, pour qu'ils puissent s'élever au-delà de ce cycle de destruction, apprendre la langue de leurs âmes et être libres à nouveau.

CHAPITRE IX

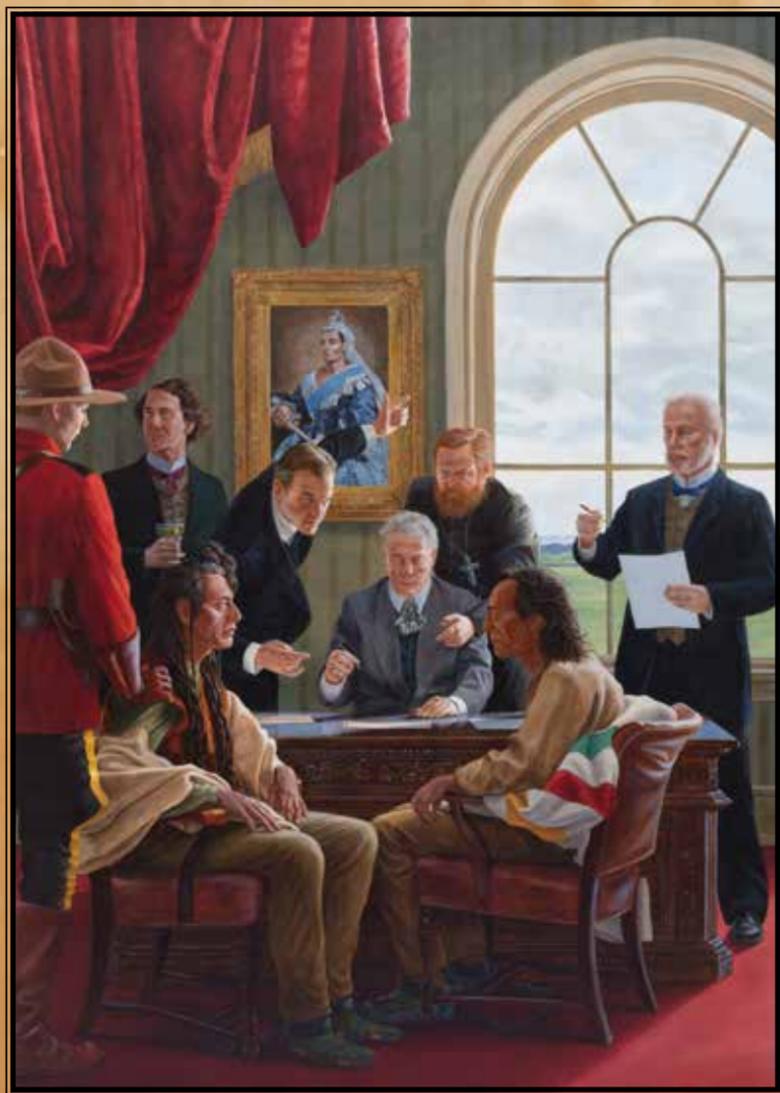
RÉSIDENCE URBAINE

« Nous sommes entourés par la violence ici, une violence qu'on s'inflige à soi-même, ou une violence des Indiens par les Indiens, ou une violence des Indiens par les Blancs. C'est ça Regina et c'est ça Saskatoon pour nous, parce que nous avons grandi comme ça. Nous essayons d'être bons, vous savez ? Mais il y a de la maladie tout partout. Tu en es témoin. Tu y participes d'une certaine manière. Mais, en tant qu'artiste, j'imagine que ça alimente ton travail, ça finit par faire partie de ta démarche. Et ce qui en ressort, c'est de la vie et de la mort. Des espoirs et une beauté anéantis. »
— *Floyd Favel, The Tunguska Project, 2005*

*J*ci, dans les villes, mon peuple se débat. Nous n'avons pas d'espace, nous ne pouvons pas voir l'horizon et sentir le vent. Entassés dans les ghettos des villes des prairies et du nord, brisés et saignant des blessures de nos parents et de nos grands-parents, c'est comme si nous étions entourés par les mêmes murs de béton des prisons. Mes sœurs sont trop nombreuses à avoir été dépouillées de leur honneur et de leur grâce par des hommes qui ont peur de la force des femmes. J'essaie d'apporter de l'espoir, un peu de rire, un répit du poids écrasant de la pauvreté et de la violence qui empêche mon peuple de voir le sacré en lui-même. Je leur montre qui ils sont vraiment, ma beauté étant un reflet de la leur, mais il y en a peu qui ont les yeux pour la voir. D'autres ne peuvent pas voir notre magie et essaient de nous dire qu'elle n'existe pas, mais ils ne saisissent pas le pouvoir de Miss Chief et sous-estiment gravement la résilience de notre peuple.



LA SUBJUGATION DE LA VÉRITÉ



Kent Monkman, 2016, 182,9 x 129,5 cm, acrylique sur toile

ᑲ ᑲ ᑲ ᑲ ᑲ ᑲ ᑲ ᑲ ᑲ ᑲ ᑲ

ᑲᑲ ᑲᑲᑲᑲᑲᑲᑲᑲ ᑲᑲᑲᑲᑲᑲᑲᑲᑲ ᑲᑲᑲᑲᑲᑲᑲᑲᑲ
ᑲᑲᑲᑲᑲᑲᑲᑲᑲᑲ ᑲᑲᑲᑲᑲᑲᑲᑲᑲᑲ ᑲᑲᑲᑲᑲᑲᑲᑲᑲᑲᑲ
ᑲᑲᑲᑲᑲᑲᑲᑲᑲᑲᑲᑲ ᑲᑲᑲᑲᑲᑲᑲᑲᑲᑲᑲ ᑲᑲᑲᑲᑲᑲᑲᑲᑲᑲ
ᑲᑲᑲᑲᑲᑲᑲᑲᑲᑲᑲᑲ ᑲᑲᑲᑲᑲᑲᑲᑲᑲᑲᑲ ᑲᑲᑲᑲᑲᑲᑲᑲᑲᑲ

REMERCIEMENTS

L'exposition *Honte et préjugés : Une histoire de résilience* est présentée au Musée McCord du 8 février au 5 mai 2019. Cette exposition itinérante a été produite par l'Art Museum de l'Université de Toronto en partenariat avec le Musée d'art du Centre de la Confédération, Charlottetown, et a été réalisée en partie grâce au gouvernement du Canada, au Conseil des arts du Canada et au Conseil des arts de l'Ontario.

ACKNOWLEDGMENTS

The exhibition *Shame and Prejudice: A Story of Resilience* is presented at the McCord Museum from February 8 to May 5, 2019. This touring exhibition is produced by the Art Museum at the University of Toronto in partnership with the Confederation Centre Art Gallery, Charlottetown and was made possible in part by the Government of Canada and the Canada Council for the Arts.

Art
Museum



